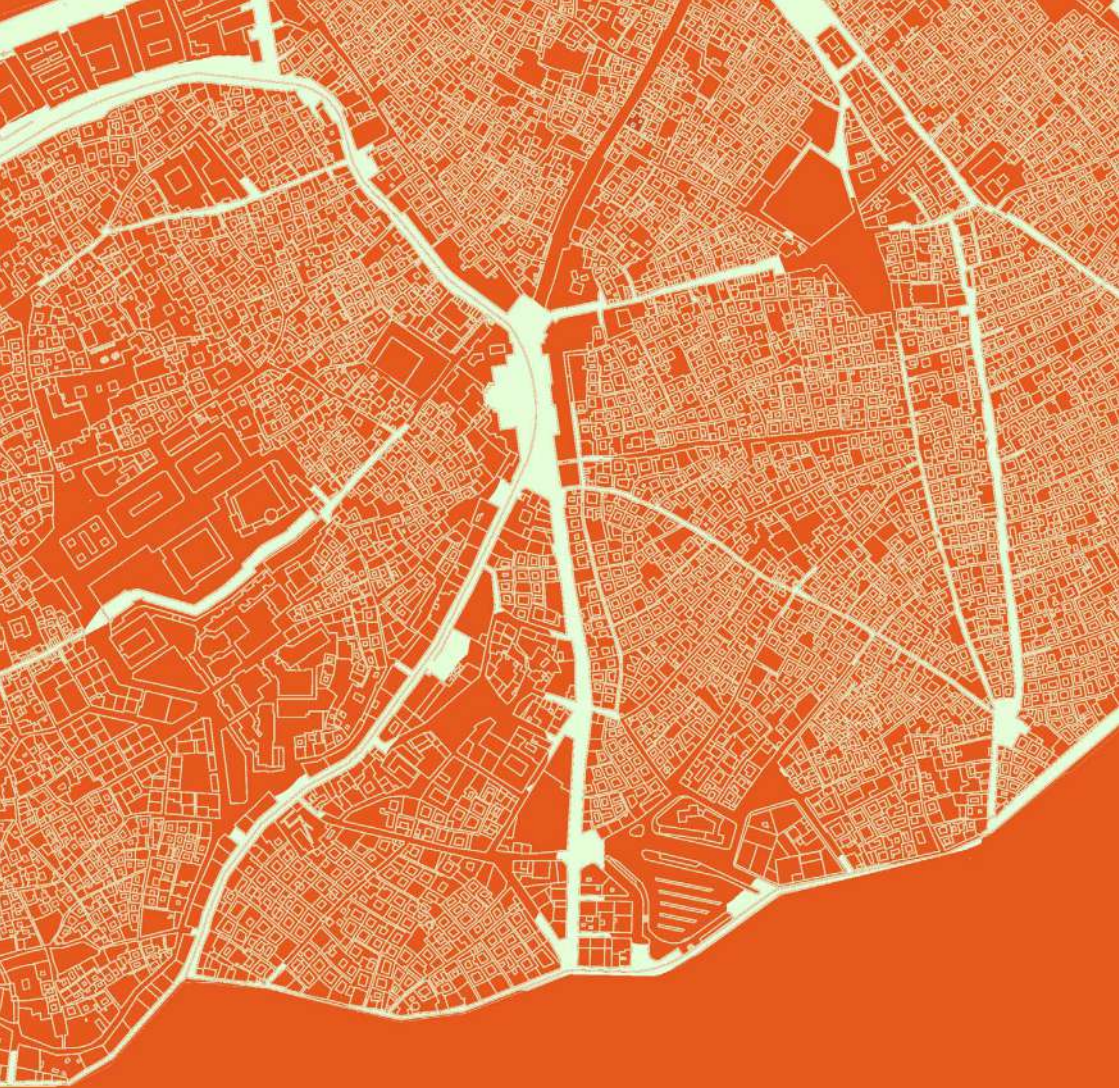




Îles de terre et d'affect

Note par Sihem Lamine

Contributeurs : Aly Mrabet, Alia Sellami, Aziz Ghariani, Jamila Binous, Sihem Lamine et Yefa Saidi.

Rédaction du compte rendu : Chiraz Hichéri

Conception cartographique : Alya Ganouni

En tant que partenaire du programme de Slash transition, L'Art Rue a réuni en 2025, au sein de son Local Hub, un groupe de travail transdisciplinaire afin de réfléchir et d'analyser la médina de Tunis en tant que territoire en transition et potentiel lieu de résidence artistique.



Îles de terre et d'affect : Regards sensibles sur les transitions urbaines dans la médina de Tunis

Une médina est un corps urbain singulier truffé de pièges dans lesquels même le visiteur le plus averti peut tomber. Marcher dans une médina, c'est risquer de projeter un regard qui romantise ou orientalise l'histoire de ceux qui y vivent ou qui y ont vécu. Le visiteur peut être inconsciemment entraîné dans des terrains où les structures abritant les histoires, les joies et les luttes d'une communauté sont transformées en objets esthétiques et pittoresques. Les villes historiques peuvent en effet vous séduire, vous menant vers la nostalgie et l'appréciation superficielle, dépouillant ce qui est intrinsèquement humain de son humanité.

Ajoutez à cela, les médinas sont des formes urbaines profondément introverties. Elles sont constituées de toutes sortes de frontières matérielles et immatérielles séparant les sphères publique et privée, ce qui les rend difficiles à approcher et à comprendre. À Tunis, par exemple, des milliers de portes ornementées de couleurs vives dessinent le paysage urbain des rues.

Le visiteur peut parcourir la ville pendant des jours, se laisser envoûter par le charme de ses artifices, mais ne pas comprendre ce qui se déroule derrière ses surfaces. L'appétit touristique est vite rassasié par les scènes de rue exotiques, le visiteur s'en trouve presque aveuglé.

Cet exotisme est l'un des pièges de la médina. Il pourrait sembler bénin, mais il ne l'est pas. Il compromet toute tentative d'immersion approfondie dans l'environnement bâti et la vie ses habitants. Il freine la curiosité, brouille la compréhension des systèmes. Il peut même stimuler l'imagination, générer des formes d'altérité mystérieuses, positionner l'autre derrière des filtres ornés. Tout ce qui n'est pas visible est -inévitavelmente- façonné par des préjugés.

La note et la carte que nous proposons servent d'introduction à naviguer dans les complexités de la médina de Tunis, un site aux contrastes saisissants et en mutation rapide. Ils ont pour but d'aider le visiteur à éviter certains de ses pièges. Ce site s'étend sur plus de 270 hectares ; c'est l'un des tissus urbains médiévaux les plus vastes et les mieux préservés autour de la Méditerranée. Sa fondation islamique remonte au VIII^e siècle, quand la ville s'est formée à mesure que la vie urbaine régénérât après la conquête de l'ancienne métropole voisine de Carthage. La médina de Tunis est inscrite au patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 1979. Aujourd'hui, sur ce site historique de plus de treize siècles d'histoire, vivent plus de 100 000 habitants, majoritairement issus de milieux sociaux à faibles revenus.

Ce document utilise l'affect comme outil principal pour comprendre un lieu. Il existe une documentation abondante sur l'histoire de la médina et de ses monuments, mais peu de sources (traduites) traitent de la manière dont ce site est vécu et perçu sur le plan émotionnel et sensoriel. Ce texte ne prétend pas être holistique ou synthétique ; il regroupe plutôt des impressions subjectives sur les changements - positifs et négatifs- qui se produisent dans des lieux choisis de la ville.

L'objectif de cette approche est de fournir des indices pour faciliter la première rencontre entre un artiste et une ville, en l'aidant à débarrasser son regard de toutes sortes de préjugés et autres biais distrayants. Il s'agit d'une invitation à voir plus loin, à regarder au-delà de l'évidence et de l'attendu, et à découvrir une ville à travers les mots de ceux qui l'aiment.

Cartographier les subjectivités à travers une exploration sensible de la médina

Ce texte et la carte qui l'illustre ont été réalisés avant de connaître l'artiste qui les utiliserait. L'exercice consiste à créer une capsule visuelle et mentale pour aider tout artiste travaillant avec le son et l'environnement bâti à déchiffrer certains des codes urbains qu'il rencontre au moment de faire ses premiers pas dans le vertigineux centre historique de Tunis.

Pour créer la carte, nous avons demandé à six personnes ayant des liens forts avec la médina de nous parler de lieux qui -pour elles- ont une dimension affective et qui -selon elles- sont les plus affectés par les transitions urbaines. Les personnes que nous avons interrogées sont : Aly (musicien, DJ), Alia (musicienne, chanteuse), Aziz (architecte), Jamila (urbaniste), Sihem (architecte) et Yefa (chef de projet). Leurs rapports respectifs avec la ville sont de nature différente, mais d'une intensité égale.

À notre surprise, les premières séances de travail autour de la médina ont principalement porté sur les contrastes et les dualités. Interrogés sur les changements dans la ville, les contributeurs ont souvent décrit leur tiraillement entre des aspects contradictoires : le visible et l'invisible, le public et le privé, le minéral et le végétal, le sacré et le profane, le jour et la nuit, les lieux muséifiés et ceux qui sont pleinement vivants. Plutôt que de nous replier sur une analyse thématique de ces contrastes (ce qui aurait constitué un choix plus confortable, mais aurait probablement estompé la complexité du contexte urbain dont nous traitons et occulté ses nombreuses zones grises), nous avons choisi de cartographier ces différents thèmes et dualités, et de donner des exemples palpables de comment ils sont vécus et ressentis.

Avec les lieux sélectionnés par les membres du groupe, nous avons compilé un archipel urbain, composé d'« îles » émergeant de la vaste « mer » de la médina. L'archipel forme un ensemble sensible de lieux qui ont une signification pour les personnes qui les ont choisis : Elles y racontent leur sentiment d'attachement ou d'appartenance au lieu, mais également leur frustration de le voir se transformer, se dégrader, et leur peur de le perdre.

Ce document offre donc la possibilité d'explorer la ville à travers les yeux de six autres personnes. L'archipel comprend des lieux réels, matériels, qui peuvent être localisés sur une carte. Mais il comprend également des affects, des subjectivités et des expériences sensorielles qui dessinent le lien puissant entre d'individu avec sa ville, et par conséquent, avec la terre.

Mode d'emploi :

La carte proposée n'est pas un itinéraire figé. La constellation de lieux qui y est représentée peut être explorée dans un ordre aléatoire. L'expérience proposée s'apparente davantage à la lecture de nouvelles qu'à celle d'un roman. Le visiteur peut commencer où il veut, visiter un lieu plusieurs fois et se perdre en tentant de se déplacer entre les îles.

Sans surprise, les îles de l'archipel diffèrent par leur forme, leur fonction et leur signification. Les utilisateurs de cette carte sont invités à considérer ces îles comme points d'ancrage pour découvrir le reste du paysage urbain.

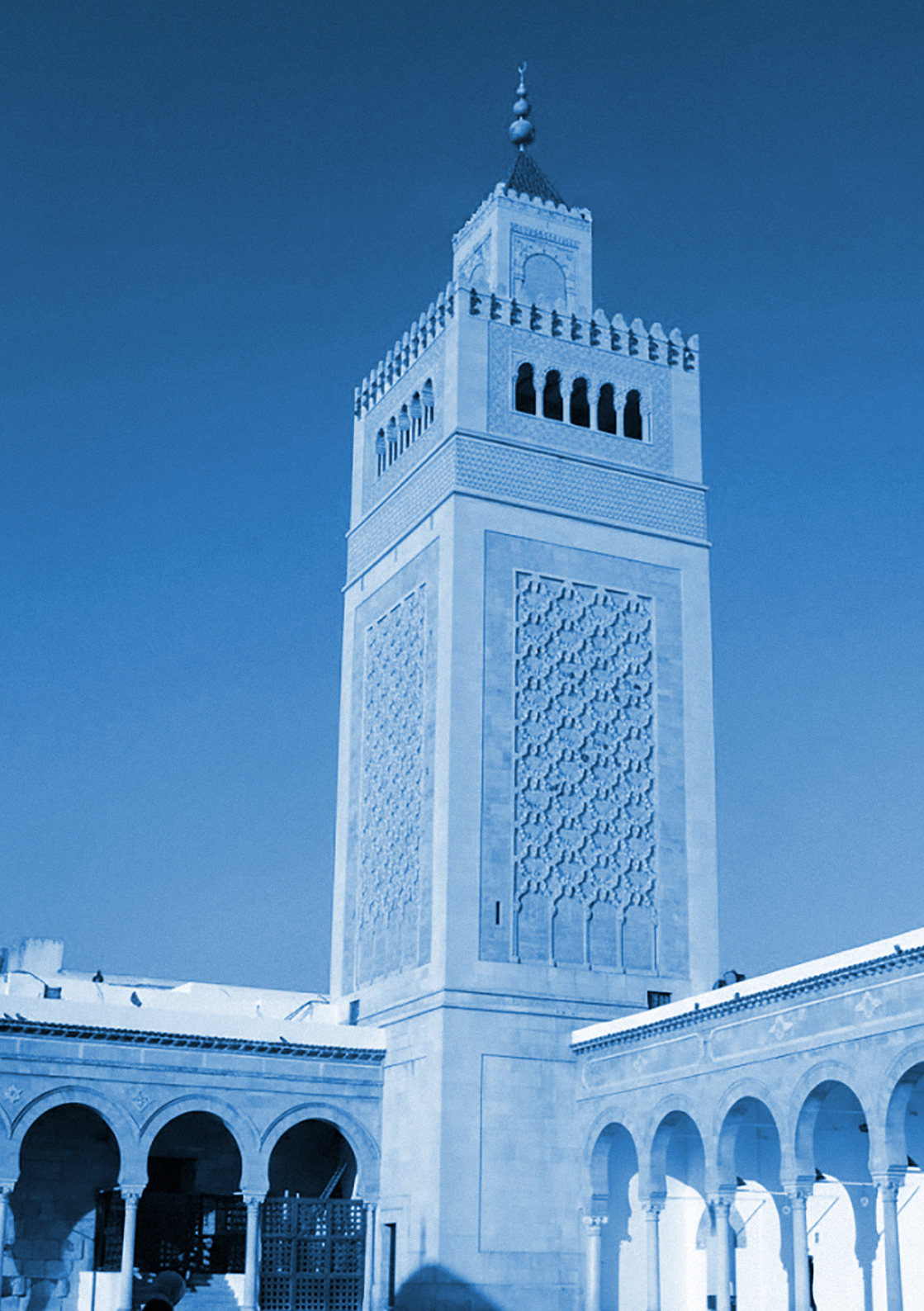
Naviguer dans la médina revient à pénétrer dans une masse urbaine homogène, où les typologies peuvent sembler similaires (les maisons ressemblent à des écoles, les maisons closes ressemblent à des casernes, etc.). L'expérience est souvent perçue comme une aventure dans un labyrinthe où le visiteur se perd, physiquement, émotionnellement et culturellement. La carte proposée comprend des indices pour se frayer un chemin dans ce labyrinthe.

Le plan montre les îles de l'archipel sur le fond cartographique de la médina, ses grands axes urbains historiques et les traces de ses anciennes murailles. Une fois que l'utilisateur a compris le squelette des grandes artères qui maintiennent le tissu urbain ensemble, ainsi que les membranes qui le séparent du reste de la ville, il surmonte sa première désorientation et embrasse la ville qu'il explore avec davantage de confiance.

Enfin, cette note et la carte qui l'accompagne s'adressent à la subjectivité de leur utilisateur. En parcourant les îles de terre et d'affect, celui-ci dessine sa propre carte sensible, trouve ses propres lieux, décide de leur donner le sens qui lui est propre, et par conséquent développe sa propre empathie envers ces lieux.

La Mosquée Zaytuna

Le cœur battant de la ville



La mosquée Zaytuna est probablement aussi ancienne que la ville elle-même. Le tissu urbain de la médina s'est développé autour de ce noyau urbain depuis la fin du VII^e siècle, sans interruption. Depuis plus de 1 300 ans, ce monument est un lieu central majeur : un espace sacré, mais aussi un espace d'éducation, de justice et de sociabilité. Il a existé, à travers les époques et sans interruption, en tant que patrimoine commun, phare de la mémoire collective.

La mosquée est située au milieu d'un dense réseau commercial des souks voûtés. Parfumeurs, fabricants de textiles, brodeurs, vendeurs d'articles de mariage et d'encens ont greffé leurs boutiques dans la muraille même du monument. Et autour de ces mêmes murs, dans les environs immédiats de la grande mosquée, la ville tisse sa toile commerçante : bijoux, chéchias, marchés aux livres, et objets divers pour touristes. Dans cette même toile, elle étend son réseau intellectuel et religieux de mosquées, de madrasas, de mausolées et aussi de hammams.

La Zaytuna est un lieu qui semble épargné par le temps. La salle de prière date du IX^e siècle, le dôme qui surplombe la cour du Xe siècle, l'arcade orientale du XVII^e siècle, le minaret du XIX^e siècle ; les marbres et les pierres proviennent de bâtiments antiques démantelés de sites romains et byzantins voisins. Robuste et indispensable, ce monument est un symbole de continuité urbaine et d'une remarquable constance. Pourtant, chaque changement historique majeur y a laissé son empreinte ; chaque autorité a voulu que son pouvoir y soit visible.

Les transformations que la mosquée a subies sont l'écho des grands changements politiques, sociaux et même naturels. Elle porte les traces, les ajouts et les cicatrices des périodes de prospérité et des périodes de crise. C'est un livre ouvert sur l'histoire de la ville : les modifications mineures ne laissent que peu de traces sur ses pages, mais les grands gestes, expansifs ou brutaux, y laissent des marques indélébiles.

Aujourd'hui, le Sahn (cour) de la Zaytuna constitue un espace public animé, où les gens peuvent prier, s'asseoir, flâner et méditer. Les visites ont lieu l'après-midi, entre les prières de l'Asr et du Maghrib, et toute personne respectant le code vestimentaire est la bienvenue.

Depuis le sahn, le contraste avec les souks alentours et le reste de l'environnement urbain est saisissant. Entrer dans la cour de la mosquée, c'est être aspiré de la cohue des souks étroits, bruyants et bondés vers un lieu vaste, lumineux, aéré et paisible.

Dans le sahn, l'expérience sonore suit-elle aussi- des rituels récurrents : les appels à la prière, les envolées d'oiseaux, les vagues de fidèles qui vont et viennent, les enfants qui jouent...

Derrière ses murs épais, cette cour est coupée des bruits de la ville ; c'est comme si aucun moteur, aucun appareil amplificateur de son, aucun vendeur criard n'avaient jamais existé. Dans le ventre de la ville, paisible et intacte, le temps qui passe n'a guère d'importance. Pourtant, la constance de ces lieux nous rappelle discrètement notre propre condition humaine de passager éphémère.

Rue Sidi Ben Arous

Cafés et Rooftops : une ville qui se réinvente

La rue Sidi Ben Arous est une section de l'axe principal nord-sud de la médina. Elle relie la Grande Mosquée au faubourg nord à travers une série de placettes. Ayant toujours eu une vocation principalement commerciale et résidentielle, cette rue est en train de se transformer rapidement en une promenade bordée de cafés, de restaurants et de glaciers qui attirent aussi bien les touristes que les habitants.

Elle est en passe de devenir une attraction majeure pour des groupes de visiteurs qui n'auraient pas envisagé la médina comme une destination de loisirs ou de rencontre en dehors du mois de Ramadhan. Aujourd'hui, toute l'année, des visiteurs de tous âges pratiquent cette rue ombragée le jour et illuminée le soir, pour siroter un thé ou un café, poser pour des selfies avec les façades de la médina en toile de fond... puis repartir. Aujourd'hui, dans la rue Sidi Ben Arous et ses environs, la vie urbaine est en pleine mutation, transformant la nature même du tissu bâti et empiétant inévitablement sur ses parties résidentielles. Les codes qui définissaient autrefois une relation claire entre le public et le privé, entre la rue et la cour, entre la rue principale, les ruelles secondaires et les impasses, sont en train de disparaître. De grandes ouvertures sont creusées dans les Makhzens et les Sqifas; des vitrines dévoilent les « entrailles » des maisons; et les toits transformés en cafés et restaurants ouvrent la vue sur l'intimité longtemps préservée des patios.

De Sidi Ben Arous à la place Romdhane Bey, dix cafés ont vu le jour au cours de la dernière décennie : le Café Hammouda Pasha, qui était autrefois une imprimerie, a été restauré en conservant la mémoire, l'atmosphère et

certains artefacts et autres machines ; le Café Driba, situé dans ce qui était autrefois le Dribat al-Daoulati, s'est installé dans un couloir voûté semi-public menant à l'ancien tribunal des affaires familiales où ceux qui devaient être jugés le lendemain passaient la nuit à attendre leur sort; le Café al-Qubba (le dôme) était autrefois Turbet al-Khuja, un mausolée du XVIII^e siècle. Aujourd'hui, sous le dôme, un salon de thé a remplacé la salle de sépulture. Le long de la rue, d'autres cafés ont fait leur apparition, avec des noms comme « Yuma Café », « Mariouma Queen », « Ayyam Zamen » ou « Yummy Corner » fièrement inscrits sur des enseignes lumineuses postmodernes couronnant les ouvertures dans des façades restées jusque-là aveugles.

Parallèlement à la prolifération des cafés, des roof-tops (toits-terrasses) apparaissent ici et là, proposant des lieux de loisir, des restaurants et même des soirées DJ autour de piscines sur les toits, l'expérience de découverte de la nouvelle médina. Plus fraîches en été, plus ensoleillées en hiver et offrant des vues panoramiques sur le paysage, les roof-tops de Tunis sont en train de devenir le nouveau « produit » de la villégiature médinale gentrifiée.

Les terrasses des maisons faisaient autrefois partie des espaces les moins accessibles du système urbain résidentiel. Elles n'étaient visitées qu'occasionnellement et rituellement pour être nettoyées et blanchies à la chaux, pour faire sécher le couscous, les poivrons rouges et autre denrées, pour préparer les grandes fêtes, où - pour ceux qui disposaient d'escaliers- simplement pour faire sécher le linge, le plus discrètement possible.



Avec la vague des salons de thé, l'émergence des cafés sur les toits -souvent dans le cadre de maisons transformées en boutique hôtels ou en maisons d'hôtes en location courte durée- constitue le changement urbain le plus rapide et le plus radical que la ville ait connu et continuera de connaître au cours de la prochaine décennie.

Les espaces autrefois enfouis dans le domaine privé sont redéfinis et exposés à mesure qu'ils se transforment progressivement pour participer à la grande mutation qui affecte la vie commerciale et sociale de la ville. Dans la rue Sidi Ben Arous et ses environs, une négociation territoriale silencieuse mais tendue se déroule entre les résidents et les gentrificateurs, entre ceux qui resteront et ceux qui partiront à mesure que leurs lieux d'habitation se transforment, parfois de leur propre gré, parfois poussés par la vague irréversible de la gentrification.

Mausolée de Sidi Mehrez

«Quartier des miracles»

Au nord de la ville intramuros, près de Bab Souika, se trouve la tombe de Sidi Mehrez Ibn Khalaf, figure vénérée du Xe siècle, considéré comme le gardien spirituel de Tunis. Le caractère sacré de son lieu de sépulture rayonne dans les environs, créant un nœud qui regroupe la zaouïa, ses annexes, la mosquée de Mhamed Bey al-Muradi et les souks alentours. Le territoire de Sidi Mehrez s'étend même jusqu'au quartier de la Hafsia, anciennement connu sous le nom de Hara, qui aurait été désigné par le Saint lui-même comme celui réservé à la communauté juive de Tunis.

Ce quartier marque l'entrée du deuxième axe nord-sud de la médina, reliant Bab Souika à Bab al- Jazira, parallèlement à la rue Sidi Ben Arous, l'autre artère principale de la médina. Ces deux artères structurent des trajectoires d'activité urbaine intense. Cependant, contrairement à l'axe Sidi Ben Arous, qui a conservé une grande partie de sa continuité, la rue Sidi Mehrez traverse aujourd'hui des zones profondément transformées par des démolitions à grande échelle, des déplacements de population et des reconstructions.

A l'approche de Sidi Mehrez, on passe de l'un des souks les plus animés de la ville à un long vestibule où chaque bruit de pas, chaque murmure et chaque cri résonnent : la Sqifa de Sidi Mehrez. Traditionnellement, cette ruelle voûtée offrait un refuge aux femmes maltraitées ou répudiées et à d'autres damnés de la société. Franchir son seuil, c'était se placer sous la protection du Saint. Dans la Sqifa de Sidi Mehrez, l'autorité de la police, du pouvoir judiciaire et du patriarcat étaient suspendues. Depuis le XIe siècle, les fêtes, les Aïds, les mariages et les circoncisions se déroulent sous les voûtes en briques de la Sqifa.

Chaque vendredi, des repas et du pain y sont distribués aux nécessiteux et aux visiteurs. Depuis des siècles, les pèlerins affluent pour toucher l'eau des puits de Sidi Mehrez et obtenir sa baraka (bénédiction). Depuis des siècles aussi, cette Sqifa résonne des youyous festifs, comme des cris de supplications des laissés pour comptes des différentes époques. Dans la Sqifa, le visiteur s'attarde dans un espace de passage : entre souk et sanctuaire, bruit et silence, exposition et refuge, épreuve et dénouement.

Au fond de la Sqifa, la structure opulente du mausolée reflète en grande partie les agrandissements et les embellissements d'un sanctuaire préexistant au XIXe siècle. Sous le dôme oblong, l'un des plus grands de la ville, les visiteurs s'assoient paisiblement autour du tombeau du saint homme, murmurant des prières aussi légères qu'un souffle.

Tous sont les bienvenus. Ce qui unit ceux qui viennent sous ce dôme n'est ni la religion ni la tenue vestimentaire, mais le désir d'un moment de proximité avec l'invisible mais bienveillante grâce des saints, et la quête de la guérison, du salut, de la fertilité ou la fortune, et de pouvoir en repartir rassuré et réconforté.

Ces lieux ont continué d'attirer des pèlerins de près ou de loin, régulièrement ou occasionnellement, peut-être par croyance religieuse, sens du devoir, besoin de spiritualité, ou simplement par désespoir. Le sanctuaire et les quartiers qui l'entourent ont assurément subi plus de transformations que nous ne pouvons l'imaginer ; ce qui n'a toutefois pas changé, c'est le besoin imparable de croire que, sous certaines coupoles, des miracles peuvent encore se produire.



Île 4

Turbet al-Bey

La nécropole beylicale de la ville

Turbet al-Bey est le lieu de sépulture historique de la dynastie husaynide, qui a régné sur la Tunisie de 1705 à 1957. Construite à la fin du XVIII^e siècle, cette nécropole royale comprend une série de chambres funéraires, abritant plus de 165 tombeaux, dont ceux de quatorze beys, leurs épouses, leurs héritiers et des membres de leurs cours.

Les récentes restaurations ont scellé le destin du monument, le transformant en un objet muséologique figé. Le lieu a ainsi été façonné pour rester intouchable et intouché par les transformations urbaines qui l'entourent. Aucun changement n'est plus autorisé : pas de croissance, pas de réinvention, seulement le calme, un silence

orchestré et des visites, avec ticket d'entrée. L'architecture de ce mausolée rivalise avec celle des palais beylicaux, affichant certaines des traditions constructives et ornementales les plus raffinées de la ville. Sans leurs tombes, les somptueuses chambres funéraires disposées autour de cours plantées et ensoleillées pourraient facilement être confondues avec des demeures palatiales de l'époque. Ici, la mémoire a pris une forme monumentale, vivante et étonnamment festive.

Les visiteurs peuvent déambuler entre les pierres tombales ornées de coiffes ottomanes sculptées, et les turbans et Turbushs de styles variés, reflétant le statut de chaque défunt à la cour du bey.

Les noms gravés sur les pierres révèlent les protagonistes d'intrigues dynastiques célèbres de l'histoire du pays, réunis pour toujours dans une même « maison ». Ce lieu de marbre et de silence est situé dans un quartier animé d'ateliers d'artisans et de maisons en mutation, à quelques pas de Souk Sabbaghine. Pourtant, il a -lui aussi- perduré avec une constance remarquable : La turbe a survécu aux chutes de régimes et aux campagnes de l'État contre la royauté. Les tombes n'ont été ni profanées ni déplacées ; même les personnalités jugées problématiques et malveillantes ont vu leur lieu de repos respecté. Ce site honore la mémoire d'une dynastie

qui a qui a régné en Tunisie pendant deux siècles et demi. L'ascension, comme la chute, des Husaynides sont visibles dans la qualité architecturale même des salles funéraires et des pierres tombales. En décidant de préserver le monument, la jeune République tunisienne, qui a remplacé la monarchie en 1957, s'est approprié le récit officiel de la nation. Aujourd'hui propriété de l'État tunisien, le caveau de la famille Husaynide illustre les enjeux liés au pouvoir et à la mémoire. Gardien unique de la mémoire collective, c'est l'État qui décide de ce qui doit disparaître et de ce qui peut demeurer inchangé.

Bab al-Aqwas

La rue de la musique, la danse et le monde de la nuit

En traversant le faubourg nord vers Bab Saadoun à la fin de la journée, vous suivez la direction du soleil couchant. Au départ de la place Bab Souika, autrefois épicentre de la vie artistique et intellectuelle tunisienne, la rue Bab al-Aqwas mène vers ce qui était jadis les vergers luxuriants et de grands domaines palatiaux du Bardo.

Malgré son nom, la « Porte des Arches » n'est pas une porte des fortifications intérieures ou extérieures de la médina. La rue s'est développée comme une allée commerciale et artisanale du faubourg nord, bordée de part et d'autre par des fabricants et des vendeurs d'instruments de musique, une vitrine animée de la culture et de l'industrie musicales de la ville.

Le quartier de Bab al-Aqwas porte les traces visibles des interventions modernes dans la médina. Dans les années 1980, la construction d'un tunnel souterrain a entraîné la démolition du quartier de Bab Souika. Aujourd'hui, le tunnel constitue une rupture brutale dans le tissu urbain : il sépare les deux côtés de la rue l'un de l'autre, et coupe la partie restante de Bab al-Aqwas de Bab Souika. Cependant, lorsque vous laissez derrière vous les façades noircies des ateliers de forgerons qui bordent la structure en béton du tunnel souterrain, des vitrines plus joyeuses apparaissent : celles des fabricants d'instruments de musique. Beaucoup des façades sont revêtues des drapeaux rouges, jaunes et noirs de l'équipe de football du quartier. Ici et là, on aperçoit une affiche représentant le portrait naïf d'un joueur de fanfare vêtu d'une tunique cérémonielle écarlate. La rue est un panorama de sons et d'artisanat : fabricants de bendir (tambour sur cadre bois), de darbouka (percussion en terre cuite) et d'autres instruments de percussion ; ensembles de cuivres pour les cérémonies de mariage et de circoncision ;

et boutiques d'imprésarios, parfois nichées dans des salons de coiffure, qui proposent tout le répertoire des genres musicaux locaux : Musiza ou Musiqi Nuhasiyya (fanfare de cuivres), Sulamiyya (chants sacrés), Isawiyya (musique et danse soufies), Mezwed (groupes de cornemuses et de percussions), Tabbal (instruments à vent et tambours), Awwada (ensembles à cordes), danses populaires et même Stambeli (musique de transe afro-tunisienne)...

Les vitrines les plus animées sont celles des ensembles de cuivres, qui interprètent Hafila bel Musika, généralement lors de l'ouverture des célébrations, principalement en plein air, en mouvement, suivant les foules qui escortent les personnes célébrées : la mariée, le marié ou l'enfant nouvellement circoncis. La tradition des cuivres en Tunisie trouve ses racines dans la musique militaire ottomane, Muzikat al-Bey. Ironiquement, cet héritage festif a été préservé après l'indépendance et réorienté à des fins politiques, accompagnant les cérémonies des cellules du parti, célébrant les visites officielles et les événements inauguraux à travers le pays ! Les magasins de musique les plus emblématiques de Bab al-Aqwas sont ceux des joueurs de Mezwed. Des figures légendaires telles que le chanteur Ismail Hattab et sa troupe, des danseurs folkloriques comme Hamadi Laghbab et les sœurs Zina et Aziza, avaient tous des boutiques dans cette rue. Les clients venaient de tout le pays pour réserver un spectacle.

Bab al-Aqwas est au cœur de la production musicale du faubourg nord ; où l'héritage de l'industrie musicale perdue dans les traces des anciennes salles de concert et des Cafichanta (cafés chantants) de Bab Souika et Halfaouine.



Le faubourg sud cultive également son propre milieu musical composé de troupes et d'imprésarios de musique folklorique et pop, tous établis autour de Bab Jedid et dans le quartier de Bab Mnara. Le répertoire et les instruments sont les mêmes ; ce qui les distingue, cependant, c'est leur allégeance à des clubs de football rivaux, et quelques hymnes de stade.

Dans ces deux quartiers, ces noyaux musicaux semblent lutter pour survivre sous leur forme actuelle de petites boutiques à usages multiples. Pourtant, la présence même de cette communauté d'artistes et de fabricants d'instruments de musique dans ces zones marginalisées de la ville constitue, en soi, un rempart contre la déperdition d'un patrimoine immatériel exceptionnel, et un marqueur urbain qui fait de Bab al-Aqwas un lieu singulier et vivant.

Halfaouine et le marché central

Marchés et « matière à réflexion »

Parmi les nombreux marchés animés de Tunis, deux se distinguent comme haut lieux de la vie quotidienne de la ville : Halfaouine, dans le faubourg nord, et le Marché central, juste à l'extérieur de la médina, dans la ville du XIXe-XXe siècle. Bien que ces deux lieux aient des cadres et des atmosphères différents, ils offrent tous deux une immersion dans les paysages culinaires et olfactifs de la ville.

Le marché de Halfaouine est intense, bondé et chargé d'histoire. Sa rue étroite aboutit à une vaste place arborée, dominée par l'imposante mosquée Youssef Saheb Ettabaa, dernière mosquée ottomane construite dans la ville en 1814, qui préside aujourd'hui une marée de vendeurs de rue informels.

Développé à l'origine au début du XIXe siècle comme un nouveau noyau urbain prospère de la médina, le quartier de Halfaouine comprend un complexe avec une mosquée, un hammam, une madrasa, un mausolée, un fondouk, des cafés, deux palais et un souk. Plus tard, l'administration française s'est également intéressée au quartier, en aménageant la place comme l'un des rares espaces publics végétalisés de la médina. Cependant, avec la reconstruction de Bab Souika et la création des voies périphériques autour de la médina, Halfaouine est progressivement devenu une enclave urbaine, un des quartiers les plus défavorisés de la ville.

Le Marché Central, quant à lui, a été construit en 1891 par l'administration française en place, sur le modèle des Halles de Paris.

Il est le résultat du déplacement et de l'agrandissement du Fondouq al-Ghalla, le grand marché alimentaire traditionnel de la médina, qui a été transféré du quartier de Bab Bhar vers la nouvelle ville.

Aujourd'hui, ce marché est plus ordonné que celui de Halfaouine, mais tout aussi dense et animé. Les étals, les charrettes et les boutiques regorgent de produits locaux : fruits, légumes, poissons, viandes, épices, fromages, herbes aromatiques, fleurs et épices. Tout ce que la terre produit et que les gens consomment au fil des saisons. Ce spectacle haut en couleurs est accompagné par les voix des vendeurs qui vantent leurs marchandises.

Ces marchés illustrent concrètement les fluctuations de l'économie locale, donnent un aperçu des routines quotidiennes des citoyens et permettent de comprendre leur situation financière et, en fin de compte, leur humeur générale. Dans les marchés, tout évolue rapidement.

Les fluctuations des prix et la disponibilité des produits n'affectent pas seulement ce que les gens peuvent ou ne peuvent pas acheter. Elles ont également un impact sur leur santé, leur énergie et leur posture lorsqu'ils se déplacent dans les rues.

Parmi toutes les façons d'explorer une ville, une promenade dans ses marchés alimentaires est probablement le meilleur moyen de comprendre ses grandes tendances : l'inflation, l'abondance ou la rareté. Les changements récurrents quant à eux, suivent les saisons, les couleurs et les arômes dominants des étals évoluant au fur et à mesure que l'on passe des grenades aux olives et aux dattes, puis aux agrumes, aux fleurs d'oranger et aux baies, et enfin aux melons et aux pastèques, avant de recommencer le même cycle.

Enfin, se promener dans un marché permet de comprendre ce qui est constant ou évolue lentement dans une ville : ses pratiques culinaires les plus ancrées, la manière dont les sociétés développent une gastronomie, inventent une culture et entretiennent un lien avec la terre.





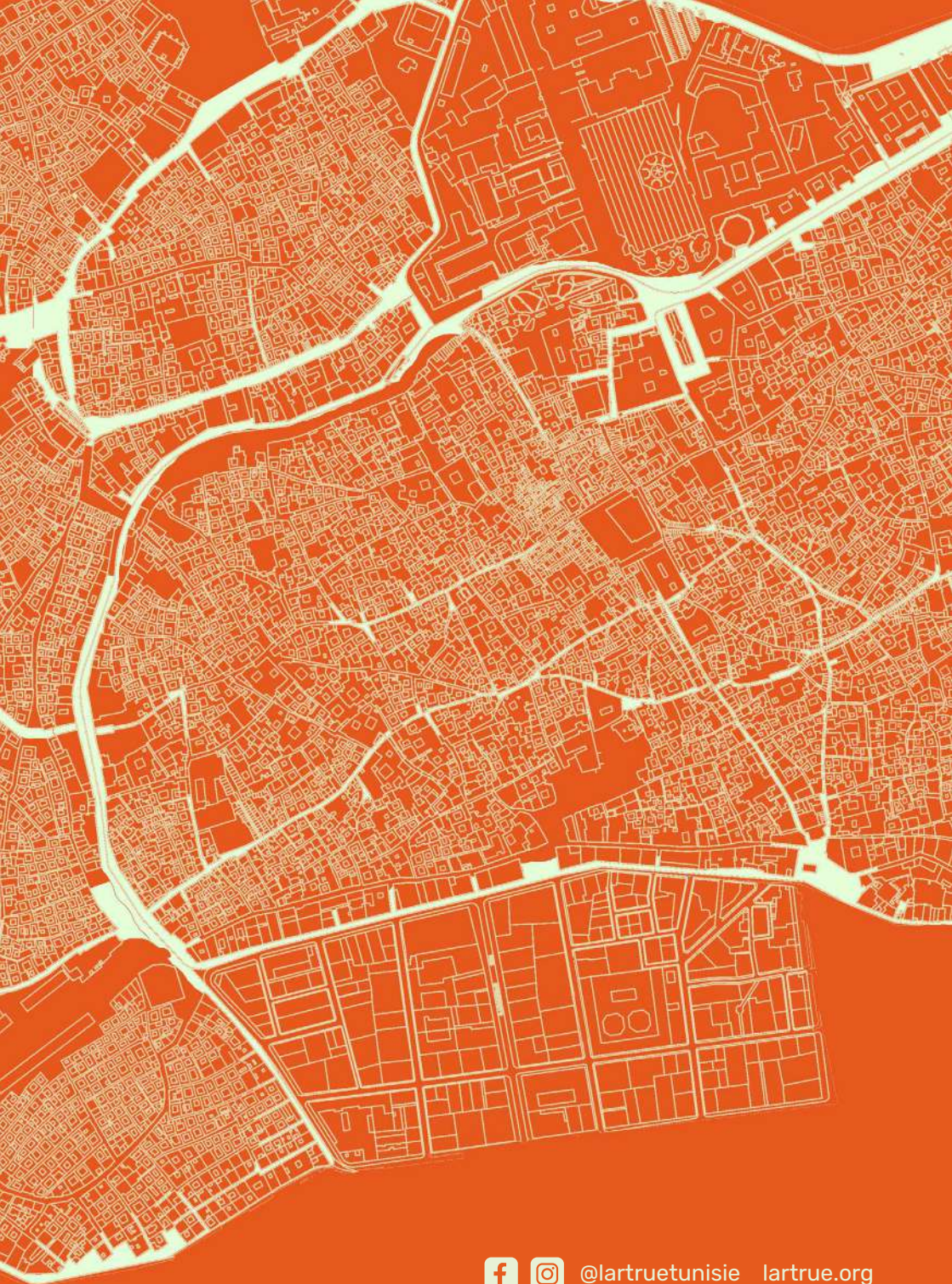
L'archipel de terre et d'affect aurait été différent si d'autres personnes avaient été chargées de le compiler, tant dans sa matérialité que dans sa signification. D'innombrables autres sites mériteraient d'être inclus dans une carte sensible de la médina : ses dizaines d'espaces sacrés, ses madrasas, ses souks, ses funduqs, ses hammams, ses palais et ses maisons ; ses ruelles singulières, ses jardins cachés, ses toits intacts, ses ateliers d'artistes. Pourtant, ce sont ces lieux que notre groupe a choisis lorsqu'il lui a été demandé de réfléchir aux transitions dans la ville.

Alors qu'une autre version de cet archipel aurait sans doute présenté d'autres lieux et impressions, ce qui est constant, c'est le lien profond (souvent oublié dans la panoplie des affections humaines) qui unit les gens à leur ville, à certains paysages et formes urbaines : un lien marqué par la sincérité, l'empathie et l'enracinement.

Ce lien transcende les changements, la monumentalité ou l'imperfection, la beauté ou la laideur de l'espace. Il existe au-delà des oscillations entre désillusion et espoir, peur et résilience. Les villes sont le prolongement de ce que nous sommes ; elles sont l'expression du corps, de l'intellect et des affects de leurs habitants. Elles nous (re)font comme nous les (re)façons. Notre objectif est donc que ce projet serve à rappeler la force et l'importance de cette relation réciproque entre les personnes et leurs paysages urbains, entre les communautés et la terre.

Bienvenue à la Médina.





@lartruetunisie lartrue.org